

6 Suisse

BIO

L'historien
Matthieu Leimgruber est professeur d'histoire sociale et économique à l'Université de Zurich où il a remplacé Jakob Tanner en 2015. Il a été formé à l'école de Hans-Ulrich Jost à l'Université de Lausanne. C'est le deuxième Vaudois à occuper un poste prestigieux d'historien dans la ville de Zwingli après Jean-François Bergier qui enseignait à l'École polytechnique fédérale. Il considère d'ailleurs son rapport comme «une tentative de poursuivre le travail de la Commission Bergier», vingt ans après la fin de ses travaux. (F. K.)



Le nouvel écran de la collection Bührle, au Kunsthhaus de Zurich, a remis au jour le soupçon qui pèse toujours sur l'achat de certains de ces tableaux à des juifs alors persécutés. (KUNSTHAUS DE ZURICH, FRANCA CANDRIAN)

CONTEXTE

Le rapport
Les controverses récurrentes autour de la collection d'art réunie par Emil Bührle, un immigré allemand qui deviendra l'homme le plus riche de Suisse, ont incité la ville et le canton de Zurich à mandater en 2017 l'équipe de recherche dirigée par Matthieu Leimgruber pour une étude «permettant une discussion factuelle et transparente autour de la création de la collection Bührle et des conditions économiques nécessaires à sa constitution». L'historien récusé toute accusation d'avoir cédé à la censure de la Fondation Bührle. «Au final, j'ai rendu le texte que je voulais. Il n'a été ni visé ni révisé par les commanditaires.» (F. K.)

«Bührle est un bouc-émissaire pratique»

HISTOIRE Le Kunsthhaus de Zurich expose la collection d'Emil Bührle. Auteur d'une étude sur cette figure des liens ambigus avec l'Allemagne nazie, l'historien vaudois Matthieu Leimgruber est pris à partie. Il livre sa version au «Temps»

PROPOS RECUEILLIS
PAR FRÉDÉRIC KOLLER
@frederickoller

Début octobre, le Kunsthhaus de Zurich inaugurerait sa nouvelle annexe réalisée par l'architecte britannique David Chipperfield, ce qui en fait désormais le «plus grand musée d'art» de Suisse. Ce nouveau bâtiment accueille surtout la collection la plus sulfureuse du pays: les œuvres réunies par l'entrepreneur et marchand d'armes Emil Bührle (1890-1956), figure emblématique des liens ambigus de la Suisse avec l'Allemagne nazie.

La présentation de cette collection prestigieuse (elle rassemble des chefs-d'œuvre de l'impressionnisme) suscite l'attention de la presse internationale. Mais c'est pour mieux rappeler le soupçon qui pèse toujours sur l'acquisition de certains de ces tableaux à des juifs alors persécutés. La polémique s'est nourrie de la publication, dans le même temps, d'un livre de l'historien et journaliste Erich Keller intitulé *Das kontaminierte Museum*. L'auteur questionne l'origine de certains tableaux et déplore le manque de contextualisation historique de la collection ainsi que l'oubli des victimes.

Le Kunsthhaus, la ville et le canton de Zurich pensaient pourtant avoir fait leur devoir de mémoire en commanditant une étude à une équipe d'historiens pour faire la lumière sur le collectionneur. Intitulé «Affaires de guerre, capital et Kunsthhaus», ce rapport de 234 pages a été publié en novembre dernier. Non sans quelques remous. En

janvier 2020, le même Erich Keller avait en effet claqué la porte du groupe de recherche en raison d'un conflit de travail pour ensuite accuser le rapport d'enjoliver le parcours d'Emil Bührle, notamment en minimisant son antisémitisme. L'historien Matthieu Leimgruber, professeur d'histoire à l'Université de Zurich, avait alors défendu seul ce rapport. Il répond aux questions du *Temps*.

Le Kunsthhaus est-il «contaminé» par des œuvres mal acquises? Le livre de Keller dénonce les arrangements entre la Société des beaux-arts (association privée gérant le Kunsthhaus), la ville de Zurich et la Fondation Bührle afin de faire de cette collection controversée le clou du nouveau Kunsthhaus. Mais cette conjonction d'intérêts n'a rien de nouveau. Les élites zurichoises ont dès le départ coproduit Bührle et sa collection.

Que voulez-vous dire par coproduction? Le rapport «Affaires de guerre, capital et Kunsthhaus» analyse de manière critique les liens étroits tissés dès 1940 entre l'entrepreneur et riche collectionneur Bührle, les milieux financiers, pro-allemands, qui dominaient la Société des beaux-arts et la municipalité de gauche qui régnait alors à Zurich. Bührle était vu comme l'homme providentiel, qui allait permettre à Zurich de concurrencer Bâle sur le plan muséal et culturel. Ces réseaux perdurent jusqu'à ce jour.

Bührle n'a donc pas agi seul? Bührle est emblématique de la duplicité



«La diabolisation de Bührle contribue à invisibiliser des compromissions plus profondes»

MATTHIEU LEIMGRUBER

de la Suisse. Les élites de l'époque étaient au courant de ses exportations d'armes vers l'Allemagne nazie et des conditions «fraudeuses» – comme le disait en 1944 la NZZ – qui régnaient sur le marché de l'art durant la guerre. Politiciens, banquiers, marchands d'art et même certains syndicalistes ont collaboré avec Bührle. Aujourd'hui, comme en 1945, cette figure sulfureuse est un bouc émissaire pratique: sa diabolisation contribue à invisibiliser des compromissions plus profondes.

Cette histoire ne s'arrête pas en 1945. La figure de Bührle est aussi

emblématique de la réorientation rapide de la Suisse dans la guerre froide naissante. En 1946, l'industriel d'Oerlikon figurait encore sur les listes noires des Alliés. Dès 1947, on retrouve Bührle dans des galas mondains à Chicago ou à Los Angeles. Les Américains achèteront des cargaisons entières de ses roquettes air-sol au début de la guerre de Corée. Cette reconversion atlantique ouvre également à Bührle les portes des galeries de New York et de Londres, les nouveaux centres de gravité du marché de l'art d'après-guerre.

La critique d'Erich Keller est donc justifiée... Le problème, c'est que son manifeste politique est aussi un règlement de comptes contre «Affaires de guerre, capital et Kunsthhaus». Pour faire simple, Keller voulait être reconnu comme l'unique auteur de ce rapport, alors que je défendais une signature collective. Il ne l'a pas accepté et a tenté de délégitimer le rapport. Au final, des experts externes ont réaffirmé l'intégrité et la qualité de ce dernier. Mais comme ancien journaliste, Keller a ses réseaux et on ne lit plus que sa version dans la presse zurichoise.

Vous décrivez des querelles zuricho-zurichoises. Votre statut d'outsider, en tant que Romand, vous a-t-il aidé ou nuï? Durant le processus de recherche, mon statut «d'immigré intellectuel» m'a permis de garder une distance salutaire avec les différents fronts en présence. Dans la tempête médiatique actuelle, j'ai par contre le sentiment d'être blacklisté par les médias locaux.

Qu'en est-il des œuvres exposées, y a-t-il des tableaux problématiques au vu des conditions de leur achat? Sur les quelque 100 œuvres achetées par Bührle durant la guerre, 13 ont été considérées comme spoliées et ont été restituées à leurs propriétaires juifs après la guerre. Plusieurs familles de victimes de la Shoah tentent encore aujourd'hui d'obtenir la restitution d'œuvres achetées par Bührle, en arguant notamment que ces tableaux ont dû être cédés à bas prix dans des conditions difficiles. L'issue de ces procédures demeure incertaine. Erich Keller dénonce également la recherche de provenance effectuée par la Fondation Bührle. Le paradoxe, c'est que la collection Bührle est depuis des décennies dans le collimateur de la critique tout en étant une des plus documentées de Suisse. Les travaux effectués par la Fondation Bührle suscitent toujours des interrogations, voire sont carrément soupçonnés de partialité. Les archives de la Fondation Bührle devraient permettre un regard critique sur les sources et les résultats de cette recherche de provenance.

Devrait-on indiquer sous les œuvres exposées l'histoire de propriétaires qui avaient vendu leurs tableaux sous pression? Il est évident que ces destins tragiques devraient faire partie, sous une forme adéquate, de la présentation de ces tableaux au Kunsthhaus.

Quel était le but de votre rapport? Nous devons produire une synthèse des connaissances sur le

parcours d'Emil Bührle et les conditions de constitution de sa collection, qui comptait plus de 600 œuvres à sa mort. Le rapport retrace tout d'abord l'évolution de son entreprise avant, pendant et après la guerre. L'ascension et la «surface sociale» de Bührle, notamment au travers des liens évoqués au début de cet entretien, constituent le deuxième point fort de l'étude. Nous explorons enfin les structures des marchés de l'art dans lesquels évoluait Bührle, en posant la question: qui profite de qui? En deux mots, si Bührle était un acheteur d'art peu regardant, de nombreux intermédiaires ont également profité de sa prodigieuse campagne d'achats.

Dans l'exposition, les éléments de contexte historique sont pourtant limités. A quoi a servi votre rapport? Le catalogue de la Fondation Bührle se contente de mentionner le rapport en passant, et l'intensité de la polémique actuelle confirme que le Kunsthhaus devrait se montrer plus courageux en présentant sur ses murs la personnalité de Bührle. «Affaires de guerre, capital et Kunsthhaus» offre néanmoins une base solide pour toute personne désireuse de se confronter à la trajectoire d'Emil Bührle et, plus largement, de la Suisse durant ces années sombres du XXe siècle. ■

Conférence: Matthieu Leimgruber donnera une conférence intitulée «Exportations d'armes, richesse et impressionnisme. La collection Emil Bührle dans son contexte historique» à la Société des arts de Genève le 11 novembre prochain à 18h45 au Palais de l'Athénée.